



Changez la monnaie, vous changez la relation

Entretien avec Bernard Lietaer

Fellow researcher à l'université de Berkeley, ancien haut fonctionnaire de la banque centrale de Belgique où il a piloté le dispositif de convergence qui a conduit à l'Euro, membre du Club de Rome, Bernard Lietaer est considéré comme un « architecte monétaire ». C'est un des rares experts à avoir annoncé la crise financière. C'est également un des spécialistes au plan mondial des monnaies alternatives.

*Il est l'auteur de *The future of money* (2001) et, avec Margrit Kennedy de Monnaies régionales (Editions Charles Léopold Meyer, 2008).*

<http://www.lietaer.com/>

Bernard Lietaer, vous êtes de ceux, peu nombreux, qui ont annoncé l'actuelle crise financière plusieurs années avant qu'elle survienne. Vous êtes aussi de ceux - toujours aussi peu nombreux - qui annoncent que cette crise est loin d'être finie, que nous connaissons des rechutes et que nous courons le risque de voir la catastrophe monétaire contaminer profondément l'économie réelle. Sur quoi vous appuyez-vous ?

Je donne souvent l'exemple suivant. Supposez qu'une législation mondiale ordonne un jour qu'on remplace tous les arbres de la Terre par une seule essence. Que se passera-t-il si apparaît soudain une maladie ou un prédateur de cette essence ? Pour lui, cette décision sera une excellente affaire. Au lieu de n'avoir que quelques arbres à dévorer ici ou là discrètement, c'est une forêt mondiale - son plat préféré - qui lui est proposée sur un plateau ! Que croyez-vous qu'il va se passer ? Le prédateur va se multiplier à la dimension du festin que vous lui offrez et votre monoculture ne sera bientôt plus qu'un souvenir. Or, c'est ce que nous avons fait avec la monnaie : une seule grande monoculture mondiale avec des clones qui s'appellent dollar, euro, yen....

Ce que je vous dis là pourrait n'être qu'une métaphore, mais c'est la réalité. Le professeur Ulanowicz, à l'université

de Maryland, a modélisé ce qui fait la pérennité des écosystèmes complexes¹. Cette pérennité dépend d'un équilibre entre deux processus : la résilience et la performance. Vous savez comment on obtient la performance puisque c'est une caractéristique de notre façon de gérer les affaires : on supprime tout ce qui ne contribue pas au résultat recherché. Cela s'apprend dans toutes les *business schools*. Tout le contraire de la résilience² qui, elle, se développe en multipliant la diversité et l'interconnectivité - des choses qui freinent la performance. Alors, bien sûr, si on mise exclusivement sur la résilience, on a des systèmes très stables - si stables que rien n'évolue ! Mais si on ne mise que sur la performance, on a ce qu'on a aujourd'hui. Tout l'art est de placer le curseur au bon endroit entre résilience et performance. Un bon système monétaire serait en fait un écosystème articulant des monnaies internationales et des monnaies « complémentaires ».

Nous reviendrons sur cette idée qui vous est chère des « monnaies complémentaires ». Ce qui est inhabituel, c'est qu'un économiste aborde la question des phénomènes monétaires en faisant référence au fonctionnement des écosystèmes, comme vous venez de le faire, mais aussi à la psychologie, voire à des concepts issus des traditions

1 Cf. l'article de Dominique Viel, page. 17

2 On retrouve ce concept dans l'interview de Robert Hopkins, page. 22

asiatiques. Est-ce à dire que l'approche monétaire traditionnelle ne vous suffit pas ?

D'abord, l'approche monétaire traditionnelle affirme que la monnaie est neutre, est un simple agent passif qui permet aux échanges de se faire plus efficacement. Or nous avons les preuves empiriques que cela est faux. La monnaie influence les relations entre les gens, leur rapport aux choses, leur façon de faire société. Si l'on prend le modèle dit « intégral » de Ken Wilber, on se rend compte que 95% de ce qui est écrit à propos de la monnaie a toujours et seulement à voir avec un seul des quatre domaines de connaissance. Le modèle auquel je fais référence est construit à partir de deux axes qui se croisent : un axe subjectif/objectif et un axe personnel/collectif. Ces deux axes délimitent quatre quadrants : subjectif/individuel, objectif/individuel, subjectif/collectif, objectif/collectif. Nous nous intéressons tous au quadrant objectif/individuel : comment gagner sa vie, que faire de son argent, etc. La psychologie scrute principalement le subjectif/personnel : le rapport intime de la personne à l'argent. L'approche monétaire traditionnelle ne s'intéresse qu'aux phénomènes objectifs qui ont une ampleur suffisante pour être quantifiés et modélisés. De ce fait, le registre du collectif/subjectif est le grand orphelin. Or, pour reprendre le concept de Jung, l'argent a des résonances profondes et indéniables dans « l'inconscient collectif » où il met en branle des énergies considérables

D'où une approche par les archétypes qui apparaît dans certains de vos écrits ?

Quand il s'agit de comprendre quelque chose de complexe - et les phénomènes monétaires sont quelque

chose de complexe : l'imprévisibilité de la crise pour beaucoup d'experts en est la démonstration - c'est un devoir de recourir à plusieurs approches. Comment voulez-vous comprendre les phénomènes monétaires si vous écarterez d'office tout ce qui tient compte de la psychologie collective ? Comment voulez-vous expliquer la survenance d'une folie qui s'empare d'un système qui s'affirme totalement rationnel par-dessus tout ?

Un archétype peut être défini comme une image récurrente, représentant des stéréotypes d'émotions ou de comportements qu'on a pu observer au cours des siècles. Les légendes mettent en scène des archétypes. Chacune de nos figures mythologiques décrit un archétype. La crise dont nous parlons illustre par exemple une dialectique entre les valeurs apolloniennes et les valeurs dionysiaques. Apollon, c'est l'adulte, la raison, Dionysos, c'est l'enfant sans contraintes, la jouissance. Notez que tous les deux sont les fils préférés de Zeus. Ils ne sont jamais loin l'un de l'autre. Quand les dérives propres à chacun de ces deux archétypes sont stimulées, on a deux formes de folie que l'on retrouve dans la crise financière. La raison devient un raisonnement obsessionnel hyper-rationnel et l'ivresse devient panique.

Maintenant je vais reprendre la crise, en quatre actes, en suivant la légende antique. Le premier acte - que j'appelle « Préparation » est apollonien : les grands pontes du marché financier annoncent avec beaucoup d'aplomb des gains potentiels considérables, les nouvelles technologies ou les *subprimes*. C'est Apollon le raisonnable, dieu de la lumière, qui prophétise. Le deuxième acte - la « Frénésie », marque l'entrée en scène des petits investisseurs et, du point de vue des archétypes, de « l'enfant éternel ». Qu'est-ce qu'on va bien s'amuser ! Et, financièrement,

La monnaie influence les relations entre les gens, leur rapport aux choses, leur façon de faire société.

Les crashes sont en rapport avec l'hyper-rationalité des marchés financiers.

la bulle s'enfle de plus en plus. Le troisième acte - « Panique », c'est l'explosion de la bulle. On revend à tout va, il y a des pertes considérables et, du point de vue de la légende, cela correspond à la culmination de la frénésie orgiaque lorsque Dionysos est démembré. Enfin, le quatrième acte - que j'appelle « Recoller les morceaux », marque le retour des hommes sages qui procèdent à l'inventaire du désastre, prescrivent les remèdes et font promettre « qu'on ne recommencera plus jamais ». C'est Apollon qui revient d'Hyperborée et Dionysos retourne au monde souterrain.

Quelle leçon tirez-vous de cette mythologie ?

Que l'excès du rationnel provoque l'irrationnel. Les crashes sont en rapport avec l'hyper-rationalité des marchés financiers. Dans la mythologie, la tombe de Dionysos ne se trouve-t-elle pas au cœur même du sanctuaire d'Apollon ? Plus un marché est hyper-rationnel, plus il a de chance de sombrer dans la folie. Pourquoi ? Parce que l'hyper-rationalité nous donne l'illusion d'une certitude

Nous arrivons à la question des monnaies complémentaires. Vous évoquez dans vos écrits et dans vos conférences le concept de monnaies yang et de monnaies yin : qu'entendez-vous par là ?

Il se trouve que j'étais à Bali lors de l'attentat à la bombe qui a coûté la vie à près de deux cents personnes la nuit du 12 octobre 2002. Les rapports de police ont montré la singularité des réactions des Balinais. Après l'attentat, personne n'a profité des centaines de vitrines soufflées par l'explosion pour se livrer au pillage et, bien qu'il y ait eu des craintes à ce sujet, les

musulmans de Bali n'ont pas été l'objet de représailles. Comportements bien différents en Occident dès que des magasins sont sans protection ou, aux Etats-Unis, à l'égard des musulmans après le 11 septembre. Je me suis fait expliquer « l'exception balinaise ». Elle proviendrait de cette philosophie d'un équilibre du yin et du yang. Sommairement, le yang est l'énergie de compétition, de conquête, la logique, l'expansion, le pouvoir autoritaire. Le yin, lui, exprime l'esprit de coopération, la pensée non linéaire, la solidarité, la confiance mutuelle. C'est ainsi que, pour moi, une monnaie yin est une monnaie qui encourage le sens de la communauté, de la solidarité, alors qu'une monnaie yang stimule la compétition égoïste. Nos monnaies conventionnelles - l'euro, le dollar, le yen - sont des monnaies plutôt yang car elles sont créées par une hiérarchie, elles excitent l'avidité et la compétition. C'est pourquoi il convient de les compléter par des « monnaies yin ».

Il faut cependant se garder d'entendre le yin et le yang sous un mode binaire - un ou zéro, noir ou blanc, bon ou mauvais - comme la pensée occidentale en a l'habitude. Le yin et le yang sont des polarités. Ils sont en tension dans tout phénomène avec toute l'échelle des dégradés du plus de yang au plus de yin.

Des exemples de monnaies yin ou « plutôt yin » et de leurs effets ?

Je vous citerai trois exemples, une monnaie « locale », une monnaie d'entreprise et une monnaie « sociale ». Mais ce qu'il faut savoir, c'est qu'il y a des milliers de monnaies complémentaires, partout dans le monde, dont certaines très anciennes.

En 2006, à Berkshire, aux Etats-Unis, dans l'Etat de Massachussets, des citoyens soucieux d'enrayer le



déclin de l'économie locale ont créé le « berkshare », dont le nom est un jeu de mot entre celui du comté et le verbe « share » : partager. Par convention, un billet d'un *berkshare* équivaut à un billet d'un dollar. Il y en a aujourd'hui plus de deux millions en circulation et ils sont acceptés par plus de 350 entreprises ou commerces de la région. Cinq banques acceptent les *berkshares* dans leurs douze agences locales. Bientôt, les automates de la contrée délivreront des *berkshares* et on pourra faire des virements et des prêts libellés en *berkshares*. De quoi s'agit-il ? De donner à la population, à la communauté de Berkshire, la possibilité de continuer à vivre avec plaisir et à travailler dans une région qu'elle aime, et pour cela d'encourager la création locale de richesses, de services et d'emplois.

Transportons-nous maintenant en 1934, en pleine dépression économique, en Suisse. Seize chefs d'entreprises se retrouvent un jour dans leur *Weinstube* préférée. Les affaires sont moroses. Le crédit bancaire se contracte et ils s'en trouvent affectés soit directement soit à travers leurs clients ou leurs fournisseurs. C'est une situation qui ressemble beaucoup à celle d'aujourd'hui. En discutant, ils découvrent qu'ils sont dans certains cas les clients les uns des autres et qu'ils pourraient se passer des banques. Il leur suffirait de trouver un moyen plus fluide que le troc. Ils viennent d'inventer le WIR - de *Wirtschaft Ring*, cercle des affaires - une monnaie utilisée aujourd'hui par plus de 60 000 entreprises suisses. WIR, en allemand - cela vaut la peine d'être précisé - veut aussi dire « Nous » : la dimension communautaire est bien affirmée.

Je vous parlerai enfin du Japon. Ce pays est en avance de quelques années sur l'Europe en ce qui concerne le vieillissement de la population, c'est pourquoi l'exemple que je vais donner

est particulièrement intéressant pour nous. En raison de la crise qui y dure depuis des années, les problèmes rencontrés par les personnes âgées ne peuvent pas tous être pris en charge par l'Etat. Un jour, un M. Hotta a eu l'idée de créer le *Fureai Kippu*, le « ticket de relation cordiale », une monnaie qui sert uniquement à remercier les gens comme vous ou moi des services qu'ils rendent aux personnes âgées. Le mécanisme est le suivant. Une association, une ONG, émet des *Fureai Kippu* et les crédite sur un compte d'épargne/temps pour tout service rendu à une personne âgée, qui n'est pas couvert par l'Etat. Imaginez que vous fassiez les courses pour une vieille dame et que cela vous ait pris deux heures. Eh ! bien, vous allez être crédité de deux *Fureai Kippu*. Vous pourrez les conserver pour bénéficier des mêmes services lorsque vous serez malade ou âgé, ou les envoyer électroniquement tout de suite à vos parents pour qu'ils puissent les utiliser. Des centaines de milliers de personnes âgées en bénéficient. Cette monnaie désinhibe ceux qui rendent service, car être payés pour cela en monnaie nationale les mettraient mal à l'aise ; et en même temps cette aide n'est pas perçue par les personnes âgées comme une assistance rémunérée mais comme un service rendu. La relation entre les uns et les autres n'est plus la même.

Vous entendez ce que je viens de dire ?
En changeant le type de monnaie, vous avez changé la relation !

Propos recueillis par Thierry Groussin



*Vous entendez ce que
je viens de dire ? En
changeant le type de
monnaie, vous avez
changé la relation !*

